

Le corps en prison

Comme le dit la contribution de Jean-Paul Tourvieille en pages 4 et 5, la foi passe par le corps.
« Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit : “Tu n’as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m’as formé un corps” » (He 10, 05).

Le dossier de ce numéro de *La Lettre* se penche sur le corps en prison : corps « sous-main de justice », contraint, malmené, parfois violenté, humilié, fouillé, mis à nu, mais aussi priant, soigné, écouté. Regards croisés sur le corps de celle ou celui que nous visitons, vis-à-vis duquel il est essentiel de trouver la juste distance dans le respect et l’écoute de l’histoire qui le marque, la plainte qu’il exprime, l’espérance qui l’habite.

Notre foi est marquée par l’Incarnation, parole faite chair, puisse notre présence permettre que le corps devienne le lieu d’où peut naître une parole qui libère.

Le corps du détenu

Par Dominique Rivière, praticien hospitalier, en charge de l’unité sanitaire de la maison d’arrêt de Tulle (19).

Il y a quelques années, au quartier disciplinaire d’un centre de détention, médecin à l’unité sanitaire, j’effectue la visite réglementaire au QD. On me demande si je veux être accompagné pour voir un individu décrit comme très violent, qui n’est abordé qu’après s’être équipé des cuirasses et boucliers anti-agression. Je décline la proposition des surveillants de me protéger et pénètre dans la cellule – les 9 m² de béton froid réglementaires – et, à ma grande surprise, le jeune, condamné pour fait de grandes violences, me dit : « *Chef, auscultez-moi !* » J’accepte, sans trop aimer cette confusion entre mon métier et celui des surveillants, mais c’est ainsi.

Je découvre alors, pour une raison que je n’ai aucun mal à identifier comme tout ce que l’on veut, sauf médicale, la peau de cette personne. Tatouages que je qualifie de « bas de gamme », scarifications,

hélas banales, des bras et des jambes, et cicatrices diverses un peu partout qui en disent très long sur les violences reçues et données.

En touchant ce corps meurtri, m’est venue une autre scène : Jésus se laisse approcher par quelques lépreux et il les touche, comme il touche bien des malades, et comme il se laisse aussi toucher.

■ *La tendresse, un besoin vital*

Je cherche à découvrir que ma main, qui peut frapper, rejeter, cogner, battre, peut aussi caresser. Le mot « caresse » n’apparaît quasiment pas dans la Bible, mais on retrouve à maintes reprises l’expression « tendresse ». J’aime à y voir la même réalité : aller vers une relation qui rappelle un commencement, où « *façonné dans le secret, brodé au profond de la terre* » (Ps 138) une femme attendait. Tendresse comme « *trace de la mère* », selon l’expression de Marie de Hennezel. L’impossibilité de la

caresse serait l’avènement d’un monde froid comme la mort.

Le corps du détenu est un corps barricadé, enfermé non seulement dans des murs, mais dans un isolement. Désolé. Désormais, les relations avec autrui seront « sans contact », « virtuelles », à travers multiples barrières, carapaces. Le détenu sera renvoyé dans son « immunité », qui est, comme le dit si bien Roberto Esposito¹, l’exact inverse de la communauté. Dans sa bulle d’être, qui est cadavre², le détenu étouffe, comme il dit lui-même bien souvent.

La souffrance du détenu, surtout dans les maisons d’arrêt, sera de ne plus recevoir de gestes de tendresse. Un milieu même plus seulement masculin – et même si des relations homosexuelles peuvent survenir –, mais essentiellement asexué. Manque très cruel de « *trace de la mère* ». Emmanuel Lévinas³ a de très belles paroles sur la caresse : un toucher sans violence, respectueux d’un corps qui se

1. *Communauté, immunité, biopolitique*, Éd. Mimésis, 2019. 2. L’expression est d’Emmanuel Lévinas, *Lettre de captivité, Carnet 2*. 3. Dans *Totalité et infini*.

dérobe, qui reste « à fleur de peau », que le Cantique exprime si bien : « *Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé !* » L'instrument de cette caresse est la main. À portée de main. « *Mets ta main dans mon côté* », dit Jésus à Thomas (Jn 20, 27). Ma prière devient ma main, et ma main se fait tendresse. Il est heureux qu'il existe des métiers qui autorisent, dans les limites de leur art, le toucher. Les kinésithérapeutes en savent quelque chose, eux dont la main soulage, et dont l'activité devient consolation.

Les détenus, sans surprise, sont demandeurs... Dans la tendresse, le détenu qui « *est rivé à son soi baïssable, et n'accède que difficilement à son moi qui est bonté* »⁴ peut se réconcilier, un peu, avec un corps que la violence empêche de découvrir qu'il est « *temple de l'Esprit* » (1 Co 6).

Le corps du détenu est surveillé dans ses moindres détails, ce que le philosophe Michel Foucault⁵ avait parfaitement expliqué il y a cinquante ans, et la punition devient la mise en forme de la discipline des corps. Rien ne doit donc plus être laissé au hasard et le corps du détenu, en quelque sorte, ne lui appartient plus : « *Sous-main de justice.* » Cette discipline se veut être l'instrument d'une sanction, destinée à inculquer d'autres valeurs au condamné. Le principe même de la punition, entendu comme redressement et châtement, a pu être vivement critiqué.⁶ C'est sans compter, bien sûr, que nous sommes tous « *Poiseau qui s'est échappé des filets de l'oiseleur* » (Ps 124) tant dans notre âme que dans notre corps. Comment séparerions-nous les deux ? Dès lors, la peau même du détenu, que l'on effleure, respectueux que nous cherchons à être du « moi peau » devient ce par quoi le détenu s'évade. Tatouages, scarifications... L'homme est évasion.⁷ Sauver sa peau... Il arrive que le corps du détenu, assoiffé de cette liberté qui lui est sa nature même, ne résiste pas.

Un soir, aux montants froids du lit, il n'est hélas pas rare qu'un détenu se pend ; on constate, terrifiés, qu'un condamné a avalé d'un coup les cachets qui lui ont été donnés, et que son foie ou ses reins ne tiennent pas. Ultime évasion d'un corps dont on n'arrive pas à se libérer. Enfermé



« Tout l'art du soignant, et quand bien même ce soignant serait un visiteur, un aumônier, un proche, est de tout faire pour que le corps qui se présente à lui, cette chair souffrance devient parole. »

dans son corps autant que dans sa cellule, la souffrance est cette incapacité à dériver. Et on passe son temps à délivrer des psychotropes, qui donnent l'illusion éphémère que, le temps de la nuit, on pourra un peu rêver des étoiles. Mais le médecin est bien impuissant et fait peu avec peu. Ce peu reste nécessaire, certes, mais il est très difficile de faire de la prison un lieu de soin⁸. Rares sont les détenus qui dorment bien... Mentionnons, cependant, que le

système de soins en milieu carcéral est, en France, suffisamment bien organisé pour que les détenus puissent accéder aux traitements dans de bonnes conditions. L'Administration pénitentiaire, sauf rares exceptions, coopère très bien avec les unités sanitaires et le personnel soignant. Le corps du détenu est celui qui « se sent mal dans sa peau ». D'où de nombreux troubles dermatologiques que l'on a du mal à caser dans des rubriques médicales classiques. Eczéma, psoriasis, dermatophyties... On ne sait pas toujours. À nous, soignants, d'être attentifs à ce besoin vital de la tendresse. Et on passera volontiers la pommade, comme on dit si bien. D'autres pathologies sont presque spécifiques du milieu carcéral, tels les troubles visuels résultant de la quasi-impossibilité de voir loin et qui favorise les troubles de l'accommodation. C'est peu de dire aussi que le détenu, ayant comme la nausée de sa propre vie, de ce corps dont il aimerait être soulagé, cet excès de soi, pour rester un peu lévinassien, présente bien souvent des troubles

4. Rivière Dominique, *Quand surveiller, c'est punir*, Éd. L'Harmattan, avril 2019, p. 148. 5. Foucault Michel, *Surveiller et punir*, Éd. Gallimard, 1975. 6. Voir les travaux de Louk Hulsman, ou de Jacquard, par exemple. 7. Voir Lévinas Emmanuel, *De l'évasion* (Éd. Livre de poche, 1998) et *Carnets de captivité* (Éd. Grasset, 2009). 8. Voir Lécu Anne, *La prison, un lieu de soin ?* Éd. Les belles lettres, 2013. 9. J'ai développé ce thème dans *Foi dite en Cantal*, Éd. Eivlys, septembre 2022. 10. Ps 107, 30. 11. Anelli Laure, *Dedans, dehors*, N° 97 d'octobre 2017, p. 21. 12. Molière, *L'Avare*.



© NEW AFRICA/STOCK, ADOBE.COM

moins curieuse. Jésus voudrait-il que ses amis soient des magiciens, des sorciers, qui joueraient les Panoramix dans *Astérix et Cléopâtre*? Les personnes vues en prison m'ont ouvert les yeux sur l'Évangile.

■ **La place de la parole**

Et si ces poisons, mortels, étaient ceux-là mêmes qu'ils consomment, et dont le chrétien aussi, d'ailleurs, use parfois sans complexes. Jésus n'a-t-il pas pris du vin, la drogue de beaucoup, la pire si j'en juge par les innombrables maux dont elle est responsable, pour signifier la réalité de sa présence dans le repas pris en communauté, en sa mémoire? Mais l'Eucharistie – je sais, je sais, je ne suis peut-être pas théologiquement correct! – n'est-elle pas le lieu où ce qui est poison et violence, passé par la Parole faite chair, devient fête? Dès lors, cette dernière parole de Jésus, que l'on a parfois tort d'oublier, revêt une très grande importance: ce que nous consommons, en nourriture et en plaisir, les drogues dont on se sert pour sortir, échapper un peu à la souffrance, les addictions dont on voudrait pouvoir se passer, participent de l'évasion. Seule la Parole a ce pouvoir d'orienter cet envol, appelons cela ainsi, qui est le départ vers le port de son désir.¹⁰ Tout l'art du soignant, et quand bien même ce soignant serait un visiteur, un aumônier, un proche, est de tout faire pour que le corps qui se présente à lui, cette chair souffrance deviennent parole, parce que le chrétien est celui qui croit que la Parole se fait chair.

En prison, et parce que je crois qu'effectivement « *j'étais en prison et vous êtes venus me visiter* » (Mt 25, 36) est une parole de vérité, l'Évangile prend une autre couleur. Confronté à ce que l'humain peut montrer de pire en matière de violence, de cruauté, de saleté, le corps du détenu se montre toujours « *comme un petit enfant dans les bras de sa mère* » (Ps 130). Ceux dont la société veut se séparer parce qu'elle les juge terroristes, criminels, délinquants, le soignant, en touchant les corps, rencontre l'autre en tant qu'Autre. J'ai vu des violeurs, des meurtriers, des escrocs, en

pleurant, demander un cachet pour leur constipation, leur insomnie ou leur petite mycose. Qui suis-je alors pour juger? Ce corps qui, dans le cadre de mon métier, se donne un peu à moi et dont j'ai l'autorisation de sonder, à peine, l'intimité, qui pourrait connaître les affres, les angoisses et les blessures. Oh! Je sais bien qu'en face de moi, tel détenu a tué, tel autre a violé, tel autre a violenté un enfant sans défense, tel encore a volé, pillé, cassé, ruiné... Que sais-je?

Mais comment la violence légale que la justice prononce pourrait-elle réparer, guérir, ressusciter, indemniser, effacer les violences commises par celui qui se présente à moi dans la vulnérabilité d'un corps qui dit, en sa faiblesse, « ne me tue pas ». Le visage devient, avec Lévinas, ce qui, en l'autre, me regarde. Je deviens responsable de ce corps, quand bien même une ivraie a-t-elle, en lui, trop vite germé. Il faudra donc essayer, dans l'optique qui a pu être celle d'un Edmond Michelet, garde des Sceaux de 1959 à 1961, de favoriser, dans les centres pénitentiaires, tout ce qui peut aller dans le sens du respect des corps, dans toutes leurs dimensions: encellulement individuel, activités sportives, soins adaptés, culture, respect des cultes, etc. La tendance actuelle ne va pas forcément en ce sens et nous ne pouvons que nous inquiéter devant une sorte de retour du « *paradigme punitif* »¹¹, qui est l'acceptation d'un utilitarisme qui n'est qu'un avatar du sacrificiel. Le détenu « *paie sa dette* » à la société, tel le bouc émissaire. « *Il faut que la justice fasse son devoir.* »¹² René Girard avait, pourtant, parfaitement bien expliqué l'innocence de la victime, qui retourne la violence sur l'accusateur lui-même. Pour ma part, quand je vois ces visages meurtris, ces corps blessés, ces organes malades et souffrants, je crois de plus en plus que c'est bien à eux que Dieu ressemble. ■

DOMINIQUE RIVIÈRE

PRATICIEN HOSPITALIER,
EN CHARGE DE L'UNITÉ SANITAIRE
DE LA MAISON D'ARRÊT DE TULLE (19)

« Il faudra essayer de favoriser, dans les centres pénitentiaires, tout ce qui peut aller dans le sens du respect des corps, dans toutes leurs dimensions: encellulement individuel, activités sportives, soins adaptés, culture, respect des cultes, etc. »

digestifs. L'absence d'intimité aggrave encore le sentiment de honte et le désir d'échapper à la réalité du corps. La constipation devient comme l'expression de ce que le détenu est devenu l'excrément de la société. Ils expriment ce sentiment avec le vocabulaire fleuri auquel nous sommes habitués... Mais il est vrai que nombre de gens rencontrés en prison sont illettrés et ne s'expriment qu'avec un petit nombre de mots. Sans compter ceux qui ne parlent pas le français.

Le corps est évasion. Lévinas dit que l'humain est le seul à ne pas pouvoir se dire dans une relation de pouvoir. Si l'échappée physique est impossible en prison, c'est peu de dire que l'évasion psychique, elle, est quasiment la règle. Drogue, légale ou non, le produit chimique est le moyen de signifier que nul ne peut réifier la parole de chacun.

En prison, la question des addictions est centrale et devient un problème philosophique, voire religieux, avant d'être un sujet médical. Il existe, en saint Marc, un verset presque jamais commenté: « *Et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera pas de mal* » (Mc 16, 18). Juste avant le départ du Maître, et sonnante comme la recommandation ultime, voire la plus importante, l'annonce semble pour le

TÉMOIGNAGE

de Dominique Brahier, auxiliaire d'aumônerie
au quartier femmes des Baumettes (13)

Parole de Dieu et geste

La gestuation des récitatifs bibliques est au service d'une réception de la Parole par l'être dans sa globalité. C'est une méthode qui permet d'incarner la parole de Dieu avec le corps. Exemple d'une initiative proposée aux Baumettes, à Marseille.



J'anime plus ou moins régulièrement des ateliers « Parole et Geste » au quartier des femmes du centre pénitentiaire des Baumettes. Il s'agit d'aborder la parole de

Dieu avec notre être tout entier : un ou plusieurs versets de texte biblique que nous chantons ensemble accompagnés de gestes du corps entier, en position debout la plupart du temps. L'air pour les paroles ainsi que les gestes sont en quelque sorte codifiés : je les transmets tels que je les ai moi-même reçus de l'association Parole et Geste (📖 disponibles en vidéo sur le site [Parole et Geste : Parole-et-geste.org/aide-memoire/](http://Parole-et-geste.org/aide-memoire/)).

Agir avec liberté

Il y a toujours des participantes régulières, qui aiment participer quand elles le peuvent, et nous avons toujours aussi des nouvelles. J'invite toujours les personnes qui découvrent à se sentir libres : on peut chanter les paroles et faire les gestes, ou seulement les paroles, ou seulement les gestes, et, si on est fatigué, on peut même rester assis. La plupart participent largement, avec un peu de surprise au début. Nous nous plaçons en cercle, dans une bienveillance mutuelle. Faire des gestes ensemble amène cette bienveillance.

La méthode prévoit d'avoir un pied en avant et de se balancer d'un pied sur l'autre, et ce n'est pas évident.



Aussi, dès le début, j'invite à ce balancement : c'est l'occasion de s'engager à la suite de Jésus, car cela rappelle la marche, et aussi cela évite d'avoir mal aux jambes ! Et nous voilà parties, à la découverte de la parole de Jésus ! Nous répétons des versets courts, comme souvent au début Jn 8, 12 : « *Moi, je suis la lumière du monde, celui qui vient à ma suite, ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* » C'est un de nos tubes ! Il y a le geste de la lumière, des yeux vers le haut et l'avant ! Et le geste « Remplir de vie », où chacune, en partant des pieds, remonte le long de son corps pour s'ouvrir en grand vers le ciel et la vie. Ce sont de beaux moments vécus ensemble, qui réveillent en nous le bonheur d'être vivantes.

Ces gestes-là (« Lumière » et « Remplir de vie ») reviennent systématiquement dans le temps de partage que nous avons en fin d'atelier. Le partage en groupe sur ce que l'on ressent n'est pas évident. Je propose de partager un geste qui a touché. C'est plus facile aussi pour celles qui ne sont pas francophones. Souvent reviennent « Lumière », « Vie », et d'autres, bien sûr, en fonction des versets du jour.

Par exemple, comme nous essayons aussi d'accompagner les temps liturgiques, pour Noël, je propose généralement le début du texte de la Nativité. Pour accompagner notre chant de « *Et elle enfanta son fils le premier-né* », nous faisons le geste de bercer un bébé dans nos bras. Ce geste-là aussi réveille beaucoup de douceur et est souvent cité par les participantes.

Une paix intérieure

C'est important aussi qu'il y ait un autre accompagnateur pour le groupe. Il favorise la confiance par sa présence et peut porter une attention plus particulière à chacune. Les paroles de Jésus, renforcées par les gestes, font parfois ressortir des blessures. Mais aussi aident à guérir. Dans le récitatif du lépreux (Lc 5, 12-14), il y a un grand geste de nettoyage avec les mains de tout le corps vers le bas pour « *Et aussitôt la lèpre s'en alla de lui* ». Ce geste a une forte résonance et une participante nous a même confié que « *ça permet de lâcher tout ce qui ne va pas* ».

Nous terminons souvent par la gestuation du *Notre Père*, qui pourra être repris lors d'une célébration dominicale. Les participantes témoignent souvent, en sortant, qu'elles se sentent « bien », ou « mieux ». L'engagement du corps et de la voix de chacune favorise une paix intérieure. Et, comme nous méditons, ressasons les paroles et même les gestes de Jésus, je crois que cela nous permet de vivre de tout notre être sa présence au milieu de nous. ■

DOMINIQUE BRAHIE

AUXILIAIRE D'AUMÔNERIE AU QUARTIER FEMMES
DES BAUMETTES (13)

EXPÉRIENCE

de Marion Sevestre, professeur de yoga à la maison d'arrêt de Fresnes (94)

Le yoga en milieu carcéral, un instant de liberté

Le yoga a des bienfaits pour le corps et l'esprit. Illustration avec l'expérience de Marion Sevestre, professeure de yoga à la maison d'arrêt de Fresnes.

Des séances de yoga sont proposées à côté des activités physiques classiques, aux hommes détenus à la maison d'arrêt de Fresnes.

Cette pratique est une autre façon de faire face aux souffrances induites par l'incarcération et présente un intérêt spécifique pour les prisonniers.

Les cinq sens des prisonniers sont perturbés.

L'OUÏE est violemment atteinte, car l'oreille est sans cesse envahie de sons désagréables, répétés et stressants. Leur intensité rend les personnes détenues hypersensibles; même sorties de prison, elles tressaouteront au moindre bruit pendant plusieurs années.

LA VUE est beaucoup moins sollicitée: toujours le même décor d'une fenêtre sans perspective, dans des cellules généralement vétustes et sales.

L'ODORAT est exposé aux odeurs fétides liées à la promiscuité: il n'y a que deux ou trois douches par semaine; les WC ne sont isolés que par un rideau.

LE GOÛT: la nourriture fournie ne dégage pas de bonnes odeurs et n'est guère savoureuse.

LE TOUCHER est le sens le plus atrophié, il se réduit à des coups ou des chocs.

À partir de ces constats, Marion prépare les séances hebdomadaires d'une heure et demie et crée des liens avec les participants très motivés.

Marion donne son prénom et demande l'autorisation – accordée! – de tutoyer les présents. Elle leur demande aussi leur prénom et, curieusement, ils donnent leur nom comme s'ils avaient oublié leur prénom. S'ils sont gênés au début par le fait d'avoir une femme comme professeur, elle leur dit que, pour elle non plus, ce n'est pas évident de se retrouver avec quinze hommes auxquels elle donne des consignes.

Elle fait attention aux gestes qui pourraient avoir une connotation particulière. Joindre les mains dans la « salutation au

soleil » ne doit pas être compris comme un geste religieux! Marion encourage les participants à accepter des postures insolites pour des hommes qui ont plutôt des gestes et attitudes « viriles ».

La première séance est décisive, car Marion exige le silence. Ce silence qui permet de s'intéresser à soi-même, à ce qui se passe dans son corps. Si un détenu ne le supporte pas, il ne revient pas. Les autres en comprennent vite le bien-fondé pour la concentration.

Marion nettoie grossièrement le sol de la salle de yoga avec du vinaigre blanc et des huiles essentielles et allume des baguettes d'encens.

Pendant le cours, le temps n'est plus haché par les bruits ou étiré par des attentes interminables. Les détenus apprécient la détente que le yoga leur procure; ils repartent avec un corps apaisé et revivifié. ■

FRANÇOISE MARÉCHAL

PAROISSIENNE DES ENVIRONS,

À PARTIR D'UNE INTERVIEW

RÉALISÉE PAR JOËLLE DO, AUMÔNIÈRE DE LA MAISON D'ARRÊT DE FRESNES (94)

REGARD

LE CORPS EN PRISON

par Guillemette In, médecin généraliste occasionnellement à la maison d'arrêt de Brest (29)

Le corps de la personne détenue se dévoile, au soignant en prison, de manière particulière. Quand elle se dévêt pour se faire examiner, peuvent apparaître sans dissimulation, les multiples marques d'une histoire de vie inimaginable: cicatrices, scarifications aux avant-bras ou nombreux tatouages.

On découvre des endroits oubliés, tels que les pieds où se sont développés des cors, des ongles de plusieurs centimètres, des champignons, ou autres infections. Et puis, de l'intérieur, on peut entendre les sifflements des bronchiteux chroniques fumeurs, on cherche les veines inatteignables

des héroïnomanes injecteurs, on observe les tremblements des personnes au cervelet détruit par l'alcool... Et, parfois, on découvre des corps intacts, soignés et en bonne santé. Tous ces corps se présentent au soignant dans leur diversité. Lui vient les examiner, les panser, les toucher, avec empathie et peut-être charité, tentant, parfois,

de cacher le dégoût que peut lui inspirer la vue de certaines blessures ou les odeurs des personnes arrivant de garde à vue. Les corps éprouvés des personnes détenues sont, pourtant, des merveilles de la Création, tenant bon malgré les blessures. Ils abritent des âmes restées infiniment dignes car aimées et voulues par Dieu. Ce sont ces âmes, des oubliés et méprisés de la société, que Jésus accueillera en premier dans son royaume.